

Le malade malgré lui

Jacques Brault

Volume 28, numéro 3 (165), juin 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60439ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Brault, J. (1986). Le malade malgré lui. *Liberté*, 28(3), 117-124.

JACQUES BRAULT

Le malade malgré lui

«L'amour, c'est beaucoup plus que l'amour». Lorsque je vis le titre du livre-anthologie où Chardonne réunit des maximes et des pensées qui parsèment ses romans, je crus à l'une de ces plaisanteries douteuses dont l'amour fait l'objet depuis toujours. Mais il y allait de beaucoup plus. Aux dires des doctes à doctrine, aimer entraîne diverses maladies qui peuvent aller jusqu'à la folie. Voilà une affaire en or pour les psys et les psots patentés. Cupidon se doutait-il, aux temps mythologiques, qu'il assurerait la fortune des modernes cupides? Comment, très chers, s'y retrouver? L'amour est-il une sublime aberration? un mal imaginaire? une variante de la relation maître-esclave? Vous vous direz qu'encore une fois je vais m'embourber dans une matière molle et ténébreuse. Vous aurez parfaitement raison. Enlisons-nous donc.

Quand l'ai-je aperçu pour la première fois? C'était un matin, assez tôt, car les ombres demeuraient obliques; c'était aussi l'été, le feuillage du gros orme au bord de la rue frémissait de chaleur et de fraîcheur mêlées. J'étais à la fenêtre du salon, désœuvré, en pénitence. J'observais cet homme qui se tenait devant notre maison, à demi dissimulé par l'arbre et qui semblait épier je ne savais qui ou quoi. Ma mère vint dans mon dos, puis après un temps de silence me suggéra d'aller jouer dehors. Je devais avoir huit ou neuf ans. Je profitai de l'aubaine et rejoignis mes camarades. Le lendemain, il était là, immobile, inquiétant; et le surlendemain, avec un visage

ravagé; et le jour d'après et les autres jours, appuyé au tronc, le regard fixe, les mains nerveuses comme des écureuils. J'appris plus tard qu'il s'agissait d'un jaloux qui guettait sa femme. Le couple habitait dans le voisinage. Mes parents tâchèrent par tous les moyens de me distraire le soir où une voiture de police stationna dans la rue transversale. On chuchotait que la scène avait été violente, que les coups et les cris s'entendaient de loin, que... mais déjà je n'avais plus le cœur à débrouiller les énigmes des grandes personnes. J'aimais, moi aussi. En secret. Pauline et moi, nous ignorions la jalousie. Peut-être étions-nous malades sans le savoir? Chardonne, écrivant cette phrase lapidaire: «Le couple, c'est autrui à bout portant», est-ce de nous deux qu'il parlait, ou de ces affreux adultes tout en convulsions et contorsions?

Bien des années plus tard, quand Pauline fut devenue l'ombre d'un souvenir lumineux et lancinant, des troubles réputés nerveux m'amènèrent chez le neurologue. La salle d'audience était pleine de gens ou prostrés ou affligés de tics. Dans un coin la conversation allait bon train. Des habitués, me dis-je, des abonnés. Ces experts en troubles sympathiques se racontaient à voix vibrante des opérations à crâne ouvert avec force détails techniques. Je voyais une à une les aires cérébrales révéler leur mystère surnois et sans m'en rendre compte je me tâtais l'occiput. Les autres, les silencieux, écoutaient comme moi; certains ressemblaient de plus en plus à des statues de pierre, certains tressautaient sur leur chaise électrique. Craignant de piquer une vraie crise de nerfs (oui, il y en a de fausses), je me concentrai avec ce qui me restait de cerveau sur l'éternel sujet de l'amour. Et je me pris soudain à songer que la jalousie me restait toujours incompréhensible. Ce devait être inquiétant. On allait examiner cette anomalie. Je venais de lire Colette: «J'ai eu l'occasion de descendre au fond de la jalousie, de m'y établir et d'y rêver longuement. Ce n'est pas un séjour irrespirable, et s'il m'est arrivé autrefois, en écrivant, de le comparer comme tout le monde à l'enfer, je prie qu'on porte le mot au compte

de mon lyrisme. C'est plutôt une sorte de purgatoire gymnique, où s'entraînent tour à tour tous les sens, et morose comme sont les temples de l'entraînement.» Au sortir de chez le médecin qui, entre deux coups de marteau sur le genou me demande si je n'étais pas trop chaste et abstinent, je me sentais plus perplexe que jamais. L'amour aurait-il des vertus homéopathiques?

Ne croyez-vous pas, très chers, qu'il serait tonifiant de dire, de temps à autre, tout le mal qu'on pense (ou imagine) de l'amour? De la passion amoureuse, bien sûr, qui avec ses trémolos et ses grands airs d'opéra n'en cherche pas moins l'assouvissement du désir sexuel. «Je t'aime» signifie alors «je te veux». Le partenaire (quel mot! — bon pour le commerce et le bridge, mais pour l'amour?), réduit à son corps, devient un espace de fièvre noire et ressortie des limbes de l'amnésie infantile. La mère de Colette, la sage Sido, trouvait que l'amour n'était pas «un sentiment honorable». Non, très chers, ne lapidez pas trop vite le jansénisme que déjà vous me prêtez — à forts intérêts d'ailleurs. Je me borne à suivre le cours d'une pensée négative. Vous devez, vous aussi, en avoir ras-le-bol, parfois, des gnangnans de l'amourrr et des foutrieres qui se donnent des airs de fête mystiques. Ne parlons pas de Sade, il me flanque des accès d'acné juvénile. Ni de Géraldy qui a rendu le bêlement lyrique. Parlons, tenez, de Stendhal. Son *De l'Amour* pourrait se résumer à quelques rapports de tourmenteur à victime. Métilde se métamorphose en archétype féminin, le pauvre Bayle se raconte un mythe de la licorne en rêvant des échanges hallucinatoires dont s'accompagne le coït. Il souffre et souffle du naseau (soyons pudiques) comme un taureau entravé.

Cioran va plus loin que moi comme contemplateur de l'amour-passion. Je le cite avec une certaine réticence, je l'avoue. Il me semble qu'il n'est pas à son meilleur, qu'il se retient. «Contemplez l'amour; est-il épanchement plus noble, accès moins suspect? Ses frissons concurrencent la musique, rivalisent avec les

larmes de la solitude et de l'extase: c'est le sublime, mais un sublime inséparable des voies urinaires: transports voisins de l'excrétion, ciel des glandes, sainteté subite des orifices... Il suffit d'un moment d'attention pour que cette ivresse, secouée, nous rejette dans les immondices de la physiologie, ou d'un instant de lassitude pour constater que tant d'ardeur ne produit qu'une variété de morve.» On ne s'en lavera pas les mains facilement. L'amour-sexe a quelque chose d'obscène; il est à côté de la question. Que les chaudes lapines et les étalons invidables aient souvent le haut du pavé dans les actuelles publicités qui nous tiennent lieu de pensée, je n'en ai cure. On a mis, on met au compte de l'amour des plaisirs fétichistes et plus douloureux qu'on ne l'admet. Mais ce qui me révolte, c'est que notre civilisation androgyne et hermaphrodite, outre qu'elle tolère à peine les déviants et les marginaux, condamne à la sécheresse et à l'atrophie toute personne qui ne remplit pas les conditions nécessaires à la possession pathologique: les vieux, les timides, les difformes, bref tous les perdants de la belle et bonne libido commercialisée.

Je crois que je me suis échauffé la bile. J'aurais dû m'en tenir, très chers, à l'érotisme, sujet noble et bien portant. Très artistique. La maladie d'amour en est toute chromée. Même la jalousie en reçoit comme un reflet matutinal; pour un peu on se lèverait de bonne heure à seule fin de s'émerveiller devant les traces de la dernière partouze. Allons bon! voilà que je retombe dans mon travers. Mon propos, très chers, ne visait qu'une maladie utilisée par des slogans du genre: «Faites l'amour et restez minces». Il faut croire que certaines vérités-fariboles me dépassent. J'en dirais d'ailleurs tout autant du fameux bonheur après qui on court comme des furets et qui n'a jamais rendu personne heureux. Car le bonheur, lui aussi, est beaucoup plus que le bonheur. Il ne s'agit pas simplement d'un rêve bientôt recraché dans le rien.

Le dolorisme de Stendhal amoureux ne suit pas les clichés freudiens. Il s'approche, pour s'y accorder,

de cette dure remarque échappée à Roland Barthes: «dans l'amoureux, quelque chose de Bouvard et Pécuchet.» Nous revoici aux prises avec la maladie insoupçonnée, quoique éprouvée comme une souffrance excessive. Que de sottise et de prétention dans les confidences sur l'oreiller, que de fausse intimité pour un peu de sueur et de salive partagées. Et là où triomphe le triste ridicule, c'est dans la vie quotidienne qui s'use à se refaire une passion présentable. Je comprends qu'on qualifie un certain amour d'aveugle.

J'en eus le spectacle lors d'un séjour dans une petite université américaine. J'y enseignais justement la légende de Tristan et Yseut. Vous vous souvenez, quand le couple, possédé par les charmes du philtre, apprend sa condamnation, Tristan murmure: «Vienne la mort!». Défi d'une déréliction à une autre déréliction. Bref, je fus invité à une réception chez le directeur du département. On but au delà de la satiété. Des alliances formées depuis longtemps se déformèrent par magie. Il y eut des allées et venues d'un étage à l'autre, des conciliabules, des chuchotements, des rires étouffés, des regards en dessous, des querelles feutrées. L'épouse de notre hôte se crut obligée de me prendre à part pour m'expliquer la nouvelle société libre et sans complexe. Je hochai la tête au-dessus de mon verre. Ce qui la fit rire. «On dirait que vous noyez un chagrin... Si vous voulez...» Je ne voulais rien d'autre que sortir me fondre dans la nuit où l'ombre enveloppe le corps sans le titiller, où le silence rend lucide. Le lendemain, cette même dame, qui était diplômée en psycho-pathologie, m'emmena visiter un jardin célèbre pour la variété de ses plantes exotiques. Elle m'expliqua encore que nous sommes tous des malades qui s'ignorent. C'est le diagnostic du Docteur Knock. Et que l'amour constitue un excellent dérivatif à notre maladie. Puis, sans transition, elle se lança dans une diatribe contre son mari; impuissant congénital, infectieux dégénéré, le pauvre absent eut droit à toute la panoplie du parfait pervers. Je con-

templais la cime des arbres et les ajours de ciel gentiane, me psalmodiant le verset du mystique musulman: «Et vis isolé, car l'amour a pour seul repos la fatigue, pour début la langueur et pour terme la mort.» Nous marchions entre des merveilles offertes et nous ne voyions qu'un petit bout de sexe humain. Oui, la passion répudie le monde et organise la société close de l'amour fou.

Très chers, vous qui m'avez plus que patiemment suivi jusqu'ici, vous n'en pensez pas moins. Suis-je égaré dans l'intolérance ou le dépit? Quelle idée fixe m'a jeté hors de mon bon sens? A vrai dire, j'en ai seulement contre les hiérarchies et surtout les tyrannies que l'on invente au nom de l'amour. Celui-ci, certes, a le pouvoir de détruire les barrières, les conventions et les procédures qui régularisent les échanges sociaux et les maintiennent à une température moyenne. Mais justement: l'amour entre semblables finit par se refroidir; la passion passe à la tiédeur. Ou à la domination. Dans les deux cas, l'amoureux se détourne du différent. On connaît les réactions agressives que provoquent l'étrangeté, l'altérité. Tout changement chez l'aimé doit recevoir l'approbation de l'aimant. Sinon, gare à la haine.

Je dramatise un peu-beaucoup. L'enseignement de la vie m'aura tout de même appris comme à plusieurs que les choses simples sont impénétrables. Comment soutenir que l'on n'aime bien qu'à distance et par différence, et que pour aimer l'autre il faut s'aimer soi-même? Dans l'incertitude où je patauge, des mains secourables me tirent à l'air pur. «La croyance à l'existence d'autres êtres humains comme tels est amour.» La pointe, chez Simone Weil, se cache en deux mots, *comme tels*, où l'on ne se laisse pas aisément accrocher. C'est pourtant un condensé de philosophie pratique. Quoi? Un autre a l'être tout autant que moi? Que deviens-je alors? Réponse de Lévinas: «Seul un moi vulnérable peut aimer son prochain.» On devine la conséquence. Amour serait abolition de soi consentie pour que l'autre soit. Une maladie, à n'en pas douter.

Il m'est arrivé de rendre visite à un professeur qui était au surplus psychiatre et psychanalyste. L'homme ne m'inspirait guère de sympathie. Il jouait au sphynx et en sa présence le plus innocent des propos semblait recéler un enfer inavouable. Une obligation m'ammena chez lui. Il voulut me présenter son épouse. Elle entra dans la pièce par parties successives. D'abord, j'entendis un rire guttural, mi-rugissement, mi-castagnettes. La porte s'entrouvrit, laissant voir une main qui cherchait à arracher le chambranle, puis une chaussure grise minuscule reniflant le tapis comme une souris apeurée, enfin la tête enfonça presque la porte. Et le corps suivit. Une femme de stature moyenne, aux yeux et aux cheveux fous fonça vers moi avec des gestes de moulin à vent. Je voulus me lever, prêt à la fuite (au diable la courtoisie). Le professeur me fit signe de ne pas bouger. Subitement tout devient calme. Nous restâmes tous les trois silencieux. On aurait entendu une mouche violée. La suite se déroula sans incident. Nous prîmes le thé fort civilement. La dame assurait le service avec naturel. Au moment de partir, je vis qu'elle me tendait la main. Elle parla pour la première fois. Malgré son élocution embarrassée, je compris qu'elle était très malade et que son mari la soignait avec le plus grand dévouement. Lui, derrière elle, se décomposait; ce n'était plus le triomphant retors et subtil, c'était, ma foi, un des visages de l'amour, l'oblativité en personne, un être simplifié jusqu'à sa presque évanescence. Et Chardonne me fournit encore la morale de l'histoire: «Je ne la quitte guère. Je crois qu'elle respire mieux si je suis auprès d'elle. Toute la nuit, je la regarde; je ne dors plus. On peut vivre sans sommeil. Je voudrais qu'elle soit heureuse dans ses derniers jours. Quand elle dit: 'Mon bon Patrice', cela me suffit; il me semble que j'ai réussi ma vie.»

Une conversation, très chers, me revient qui nous conduisit jusqu'à une conclusion imprévue: l'amour, lui aussi, est philosophe. Vous m'aviez alors défié d'en apporter la preuve. Bah, me confiais-je en aparté, si ce n'est pas moi, ce sera quelqu'un d'autre.

Il est facile d'aimer l'aimable, trop facile. Là règne la tiédeur générale. L'amour, maladie créatrice, admet l'inadmissible; tout le monde a des droits, sauf moi. On peut lever le nez sur des vies chétives et négligeables, il n'en reste pas moins qu'un rare amour invente le sens à partir de l'insensé. Dans un bar de Montparnasse où j'échouai par un jour de déprime, une entraînuseuse m'accosta. Rien de plus normal. Je lui payai le verre traditionnel. Elle était jeune et jolie. Ce qui me frappa, c'est que d'entrée de jeu elle me vouvoya. Elle semblait mal à l'aise dans son rôle. Une douceur blessée, un je-ne-sais-quoi d'absence à elle-même alertèrent ma curiosité. Donc, nous causions gentiment, à l'abri de la pénombre, sans nous obliger aux roucoulements de circonstance. Elle m'apprit qu'elle exerçait sa profession depuis deux ans et qu'elle trouvait le moyen de protéger son être. L'expression me rendit rêveur. — Vous vous demandez comment j'y arrive? — Euh... oui. — C'est très simple; je me garde d'aimer. Et elle ajouta ceci: «Le corps n'est constitué que pour un certain temps; il naît et meurt.» Nous étions ainsi, dans le brouhaha d'un bar achalandé, sachant que bientôt chacun irait de son côté, mais pour l'heure entièrement donnés à l'âme tierce et fugitive qu'inaugure la moindre amitié. A la fin, elle se leva et, dans un sourire grave: «Merci. Je dois retourner au travail. Si je m'attardais ici, avec vous, ce ne serait pas honnête.»